

LA SCIE,

Tous ceux qui voudraient s'abonner à LA SCIE, peuvent le faire en s'adressant au propriétaire et en payant 37½ centins pour trois mois. Le tout d'avance.

LA SCIE paraît le SAMEDI de chaque semaine.

Toute correspondance concernant la rédaction devra être adressée FRANCO à

L. P. NORMAND.

LA SCIE

Castigat ridendo mores.

L. P. NORMAND, Propriétaire.

On s'abonne chez M. E. BALZARETTI, No. 39, rue du Pont et au propriétaire de ce journal, No. 59, rue Des Fossés, St. Roch.

LA SCIE se vend chez M. E. BALZARETTI, No. 39, rue du Pont, chez Mde. CHATIGNY, coin des rues St. Ours et St. Valier, St. Roch, chez M. N. DUBOIS, rue et faubourg St. Jean, et chez M. J. BASTIEN, No. 18, rue Palais, en face de l'Hôtel Russell, H.-V., Québec.

Langevin.

Cauchon.

Cartier.



LANGEVIN.—Mon Dieu! que ça ne revient pas vite.

CARTIER.—Sais-tu, Langevin, ce qui m'a valu cette maudite maladie?... c'est ce morceau de dinde que j'ai dévoré quand nous avons dîné avec ces diables de délégués. Entre nous, j'avais une faim ce jour-là, mais une faim!...

LANGEVIN.—Je le crois bien; mais il n'en est pas moins vrai que si nous n'avions pas "été" par en bas, nous en serions peut-être morts!

CAUCHON.—Et moi, je soutiens le contraire: je dis que si nous n'avions pas été par en bas, nous n'aurions pas eu la visite des délégués, donc pas de dîners... Aie! aie! einh! einh!... voilà mon mal qui me reprend!

CARTIER.—Tu es trop glouton, mon cher; je parierais que c'est l'arête de cette loche qui te cause tant de souffrances, tu sais?

LANGEVIN.—Si le peuple savait le secret de nos chambres à coucher, il ne dirait plus alors que nous ne parlons que de la bouche; car depuis quelques jours nous avons le cœur à tout moment sur le bout des lèvres.

UN SERVITEUR.—Vous vous plaignez, m'sieu!... auriez vous besoin de quequ' chose, par hasard?

CAUCHON.—Sortez, vieux bavard!.. nous n'avons besoin de rien!

LE SERVITEUR.—Le peuple aurait bien besoin de vous autres, lui; quand ce ne serait que pour vous huer!!

FEUILLETON de "LA SCIE."**LA PLUIE**

ET LE

BEAU TEMPS.

(Suite et fin.)

—Mais le vent soufflait et la pluie tombait avec tant de fracas que personne n'entendait.

—Tout à coup elle trembla et ses dents claquèrent avec force, elle s'assit sur une pierre et un homme vint à passer.

—Mes enfants or faim, lui dit-elle.

—Comment, dit durement l'homme, vous nourrissez un chien, et vos enfants ont faim?

—La femme ne répondit rien, et l'homme passa.

—Puis la femme rentra dans sa chambre, elle s'assit et pleura.

—Les enfants dormaient toujours.

—Le chien se leva, sauta près d'elle, et lécha son visage. Alors, elle le prit comme elle avait pris ses enfants, dans ses bras, et là, ils restèrent longtemps tous les deux; déjà elle avait chaud, et tous deux allaient s'endormir quand on frappa un coup à la porte, si fort que les trois enfants s'éveillèrent, le chien gronda, et se plaça devant le lit des enfants.

—Un homme entra.

—Voyons, dit-il, en désignant le chien, en voulez-vous trois francs, c'est plus qu'il ne vaut?

—La femme se leva plus pâle qu'une morte, et toucha son visage encore chaud des caresses du chien.

—L'aîné des enfants dit alors:

—J'ai faim.

—Le chien regardait la femme, prêt à s'élançer, prêt à mordre.

—Il y eut un grand silence.

—Vendre son ami!

—Prenez, dit-elle enfin, en cachant sa tête dans ses mains.

—L'homme fit un mouvement, mais le chien gronda si fort qu'il n'osa approcher.

—Les trois enfants se mirent à pleurer et l'aîné dit encore:

—J'ai faim.

—La femme alors dit d'une voix déchirante : ici Mirraud !

—Le chien approcha alors en remuant la queue.

—Et la femme l'attacha avec une corde. Puis l'homme plaça trois francs sur le banc et tira la corde pour entraîner le chien.

Le chien tourna la tête du côté des enfants qui pleuraient, et gémit, il ne pouvait croire !

—La femme rencontra son regard et ses yeux se gonflèrent.

—Puis le chien se coucha par terre et se fit lourd comme du plomb, si lourd que l'homme fut obligé de le prendre sur son bras et de l'emporter.

—Quand la porte se referma la femme tomba sur le plancher.

—Pendant toute la nuit, les trois enfants l'appelèrent, mais le jour parut sans qu'elle eut répondu. Les enfants alors sortirent et appelèrent des voisins.

—On trouva les trois francs sur le banc, on acheta du pain ; il n'y en eut guère, car le temps avait été bien mauvais et le pain était cher.

—Puis on releva la femme et on l'enterra.

—Les enfants comprirent alors les quatre mots de leur mère :

—Votre père est mort.

—Voilà ! dit le notaire du village qui apprit l'événement ; pour ces pauvres gens, la question de la pluie et du beau temps est une question de vie et de mort.

JEAN LANDER.

Quelle bêtise d'aller veiller !

(INÉDIT.)

Ce soir j'ai une veillée !... que je suis content, que je suis heureux ! Une veillée ! mais c'est le bonheur et le plaisir, choses qui vont si bien au cœur du jeune homme.

J'y verrai dans un beau salon, à la clarté des lustres, de jeunes et jolies filles qui viendront le sourire aux lèvres, la joie au cœur, me serrer la main, et peut-être allumer dans mon âme un rayon d'espérance. Qui sait ? J'y choisirai peut-être aussi, ô bonheur ! celle qui fera la joie de mes jeunes ans et la consolation de ma vieillesse !... oui, ce soir, je vais veiller !... c'est mon unique pensée ; j'en suis jaloux : je laisse là le travail pour aller dans le silence, loin du brouhaha de la vie, songer que ce soir je vais veiller.

Le soir arrive enfin.

Je cours à ma chambrette, je passe mon meilleur pantalon, je revêts mon habit queue fine, je consulte mon miroir sur les plis de ma cravate et je me hâte doucement de me rendre à la veillée, tout en me gardant bien de ne pas trop me

tourner... si j'allais friper mon faux col si bien empesé :



J'entre enfin dans cette maison que mon imagination de jeune homme s'est pluë toute la journée à orner de jeunes et jolies figures.

Tout a un air de fête : la mère aux cheveux blancs sourit de bonheur, les jeunes gens se laissent aller à une conversation amoureuse, si j'en juge par leurs paroles dites à voix basse, et la fille de la maison, toujours souriante, vole, vole partout ! toujours prête à satisfaire le moindre désir des invités.

Vite on s'empresse, après le bonjour accoutumé, de me débarrasser de mon chapeau, de ma canne... et je couronne tout cela d'un sourire étudié au miroir et d'un salut à me rompre l'échine.

—Jouons aux cartes, dit le maître du logis.

Et les jeunes filles sourient, songeant déjà à tricher, les mauvaises, et fixent leur regard sur celui que tout bas dans leur cœur elles ont déjà choisi pour *partner*.

On m'invite à prendre place à table ; je prie une demoiselle de vouloir bien jouer avec moi et le jeu commence.

Bien vite mon tour arrive de battre les cartes.

Mais, *Oh ! malheur*, elles me glissent des mains et roulent pêle-mêle sur le carreau.

Tous se mettent à rire ; les jeunes filles font un feu roulant de clins-d'œil et les amis qui sont là chuchotent entre eux.

Je tremble, je pâlis.

On n'en meurt pas me dis-je... et je ramasse les cartes.

Mais à peine je me laisse tomber sur

mon siège, qu'un cri furieux, guttural, prolongé, se fait entendre.

—Vous avez froissé la queue de notre chat ! dit la fille de la maison d'un air courroucé :



De nouveau un fou rire s'empare de tout le monde, chacun lance son mot. Je souffle, je n'y tiens plus.

Enfin l'animation du jeu l'emporte ; On n'y pense plus.

Je ne sais plus où donner de la tête, quand un nouvel éclat de rire unanime se fait entendre : je me suis distribué toutes les cartes à moi seul !

Je suis au faite de la confusion.

Au diable les cartes !..... et je me retire de table.

Dansons ! disent les jeunes filles, dansons disent les jeunes gens..... et la table à cartes disparaît et les chaises se rangent auprès du mur pour faire place aux danseurs.

La danse ! comme j'aime cela ; c'est mon fort. Mon cœur bat quand je conduis ma vis-à-vis par la main pour prendre place au quadrille. Quand je parle de la danse, je veux dire le cotillon, le quadrille, le rill, et non pas ces danses infâmes et immorales comme la valse impure, la polka et autres de la sorte.

Ma joie est si grande en ce moment qu'elle me fait oublier toutes mes diables distractions de tantôt et je sens renaître mon courage.

Nous nous mettons *en place*, le violoniste fait entendre un bruit confus de cordes, de croches, de doubles-croches et nous commençons à danser.

A peine achève-t-on la première figure d'un quadrille qu'un cri aigre, prolongé, fait tressaillir tout le monde et est suivi de cette phrase : Mon Dieu, monsieur, vous me faites mal !

Maudit fou que je suis ! j'ai froissé

le pied de ma danseuse du talon de ma botte.

Les gens restent stupéfaits et silencieux. Et au milieu de ce silence, l'horloge sonne minuit et me rappelle que demain au jour j'ai un patient à visiter.

Mon Dieu, quel contretemps!

Je veux m'en aller, j'allègue une raison, je me défends; on ne m'écoute pas. Une jeune fille, celle-là même à qui j'ai froissé le pied, s'écrie: Monsieur, vous ne vous en irez pas: nous nous amusons trop!

Je me décide enfin à continuer ma veillée et vais m'asseoir sur un banc improvisé se composant d'une planche jetée sur deux chaises. Mais à peine y suis-je assis, que tous les assistants éclatent de rire.

C'est qu'étant sur le bout du banc, quand une personne vient s'asseoir, la planche plie, me soulève et me balance dans le vide.

Découragé, je me lève et vais me placer près de la porte, m'appuyant le coude sur une console.

A peine ai-je pris cette position que je me vois inonder des pieds à la tête.... mon col, mon Dieu!



Et la raison, c'est que j'ai fait partir avec mon coude de dessus cette console un vase rempli d'eau.

J'ai froid, je brûle, je ne sais plus où me mettre!

Et sans que personne s'en aperçoive, je prends ma canne, mon chapeau, j'entre doucement la porte et gagne ma chambrette, me promettant bien de ne plus jamais aller veiller. Oui, je le dirai toujours: quelle bêtise d'aller veiller!

L'ÉVEILLÉ.

Québec, 31 Décembre 1864.

Nous avons reçu une correspondance nous narrant une excursion électorale à St. Colomban, par Louis Honoré Fréchette, avocat, et Louis Philéas Haot, notaire; comme les différents déboires qu'ont eu à essayer ces deux champions politique, déjà célèbres par leurs élections *rentrées*, seraient trop longs à raconter ici, nous demandons à notre aimable correspondant de vouloir bien se contenter de la publication des deux magnifiques discours prononcés par ces messieurs dans cette excursion, chose que nous ferons dans un numéro subséquent.

Grande soirée Musicale et Théâtrale.

(ENTRÉE GRATIS.)

Monsieur E. Dumais informe respectueusement le public qu'il y aura demain, à la salle Jacques Cartier, une magnifique soirée dont les revenus seront affectés au soutien de l'intéressant journal, *Le Drapeau de Lévy*. De nouveaux artistes vont y briguer les éloges et se recommander à l'admiration des spectateurs. Voici le programme de la soirée:

1. *Progrès de la jurisprudence sous les Ptolémés*, morceau de déclamation composé et débité par M. Langelier.

2. *Requiem de Mozart*, solo de clarinette, par M. Ménélaque Tremblay, chevalier de la Toison de crin.

3. *Fin malheureuse de la Gazette des Campagnes*, grande tragédie en quinze actes, en prose, choisie parmi les œuvres inédites de M. Barthe.

4. *Malborough s'en va-t en guerre*, solo de cornet à piston, par M. R. Bailet.

5. *Les Misérables de Victor Hugo*, mis en musique par M. E. Gagnon, et chantés par le célèbre baryton, M. Langevin, avec accompagnement de piano.

6. Le célèbre *Chon-chon* donnera une lecture très intéressante, intitulée: *Des participes sous les Pharaons*.

7. *Combat de fleuret*, soutenu par les deux fameux joueurs MM. De Varro et Toussaint-Chonchon.

Monsieur De Varro, ou Chrysologue, (car il a vraiment un langage doré), a hautement mérité de la cité de Québec, sa nouvelle patrie d'adoption. Épée, fleuret, canne, boxe, tout lui est familier. Aussi ses services rendus à l'art militaire et à la gymnastique, lui ont ils valu des louanges de tout genre. Une nouvelle édition du dictionnaire de M. Bibault, maintenant sous presse, range notre

athlète parmi les Hommes Célèbres, et quand la postérité vantera le nom de M. De Varro, elle bénira le génie de l'auteur qui donne aux héros la couronne de l'immortalité.

L'illustre organiste a été heureusement inspiré dans ses nouvelles symphonies sur les *Misérables*,



et il a su traduire en mélodieux accords les mille et une beautés qui brillent dans le chef-d'œuvre qu'il a pris pour thème.

Nous avons eu peine à décider le jeune Romuald à produire ses talents au grand jour. Enfin, le public sera juge. Ce monsieur touche le cornet à piston avec un goût extrême et avec une délicatesse, une grâce à ravir. Pourtant, disons-le ici, sont instrument favori, c'est le fifre. Mais pour le dernier, il ne peut le jouer sur la scène, sa timidité naturelle l'en empêche.

La tragédie sera, je crois, très-intéressante, comme tout ce qui sort de la plume enflammée de son auteur. M. Barthe a essayé d'exercer des acteurs Canadiens, mais il trouve qu'ils ne sont pas aptes à faire ressortir toutes les beautés, et plutôt que de faire manquer la pièce, il a télégraphé ce matin pour faire venir trente acteurs d'Europe. Ils doivent arriver en ballon, ce soir, vers le soleil couchant.

Nous devons signaler à votre attention le solo de clarinette de M. le Chevalier. L'éminent artiste a une magie d'exécution qui envie tous les cœurs de joie et de ravissement. Il touche aussi le violon en *fa* (fat) à la perfection. Mais nous pouvons le faire jouer en *si* (scie) de temps en temps, et ça n'en est pas moins drôle. Hein! Ménélaque, cher!

Enfin, nous espérons qu'un plein succès couronnera la soirée, et que, grâce à votre amour pour les beaux arts, le

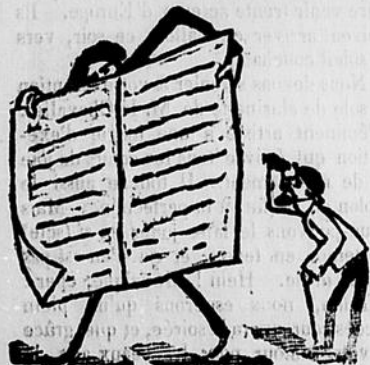
Drapeau de Lévy sera une source intarissable de gloire pour M. Dumais.

ARTHUR MONJOU.

Vienco.

Vienco est un drôle de corps, lecteurs! Vienco est un des disciples de Guttemberg, et bientôt le monde fasciné devant les lueurs de cette étoile filante, de ce feu-follet étincelant, admirera! Le jeune Vienco est un grand homme!!!..... Mais hélas! chose horrible à dire, *horrible dictu*, le génie est étouffé dans ce bas monde. L'intérêt du vil métal et les infamies se groupent autour d'un grand nom et cherchent à le flétrir!.. N'importe, Vienco est un de ces hommes énergiques, intrépides pilotes qui savent conduire leur barque à travers les écueils et au devant des tempêtes!

—Vienco, comme nous disions, est disciple de Guttemberg! Vienco a un atelier typographique immense; Vienco a trois presses prêtes à gémir; et dans l'avenir lointain, à l'horizon bleuâtre, il voit se dessiner dans un cadre aux proportions babyoniennes, un magnifique journal, un journal gigantesque qui doit primer tous les journaux passés et à venir.... Il en sera le premier directeur; le premier banquier. Les trente pâles rédacteurs empliront ses colonnes d'une prose indéfinissable. La littérature ne végétera plus; Vienco va prendre du ventre. Elle sera encouragée désormais; elle n'ira pas mendier à tous les portes le pain de la misère. La poche de Vienco fera rouler les ondes du Pactole! On publiera des chansons; les œuvres d'Alexandre Dumas, père et fils et d'Eugène Sue. Dans les intervalles on intercalera de temps en temps quelques ouvrages de Paul de Kock et de Pigault Lebrun.—Quand à la nuance du journal, il n'en aura pas de déterminée..... c'est une nouvelle mine de Golconde pour la littérature. Au fond la confédération est une bonne chose!



Une leçon.

On lisait dans la *Morning Chronicle* de mercredi dernier :

“Hier matin est comparu devant le Juge de la Cour de police un nommé De Varro accusé par Jacques Drolet d'assaut et batterie. Le dit De Varro plaide coupable et la cour le condamna à un chelin d'amende et les frais.”

Nous espérons que M. De Varro profitera de la leçon et qu'il n'ira plus insulter notre porteur et lui enlever les copies de notre feuille.

CORRESPONDANCES.

M. le Rédacteur,

Vous permettez, je l'espère, à une personne de mon sexe, d'apporter son faible tribut pour l'avancement de votre journal qui tous les jours prend plus de consistance. Une femme! diront plusieurs de vos lectrices, ne devrait pas se mêler de redresser les mœurs.... là n'est pas son rôle. Pardon, aimables lectrices. La femme, surtout dans un journal comme celui-ci, peut découvrir aux yeux de toute une société le ridicule qui parait nous, pauvres filles d'Eve, passe pour une qualité.

Trêve de discussion, je ne viens pas ici faire courbette devant celles qui me liront; je viens seulement demander aux aimables rédacteurs de ce journal de donner quelquefois asile à mes écrits dans les colonnes de *La Scie*.

J'ai appris une nouvelle, puis, Dieu merci, M. le rédacteur, elle ne court pas les rues, c'est une nouvelle. A la prochaine session les membres de la chambre d'assemblée ont consenti à siéger dans le ca que de Phon. Langevin, vu le grand remue-ménage qu'a occasionné la promenade des délégués au sujet de la confédération, qui, entre parenthèse, a une si mauvaise influence sur les ministres d'aujourd'hui. M. Langevin a eu une entrevue à ce sujet avec le gouverneur, et il a assuré celui-ci que plusieurs couturières étaient en train de faire de coûteuses réparations dans son casque, de haute et large mémoire.

Je suis, etc.,

ELMIRE.

Mademoiselle, nous recevons toujours avec un grand plaisir tout écrit de votre part.—RÉDACTION.

M. le Rédacteur,

Je prends la liberté de vous informer que si vous continuez à publier des caricatures représentant mon canon, je me verrai dans la pénible obligation de vous traduire devant les tribunaux pour vol d'invention.

Vous reconnaissez vous-même que mon canon est de quelque utilité pour la défense du pays et particulièrement pour celle de la citadelle de Québec.

Vous avez tort d'en exposer publiquement le modèle; vous n'ignorez pas que les Yankees peuvent fabriquer avec avantage un autre canon d'un calibre solide et d'un mécanisme plus compliqué.

Je profite de l'occasion, M. le rédacteur, pour vous assurer qu'on vous a grandement trompé lorsqu'on vous a dit que j'avais loué mon arme à Son Excellence le gouverneur-général pour cinq années consécutives. Je suis en demeure de vous certifier que cette arme placée sur la citadelle n'est pas la mienne; vingt témoins pourraient l'affirmer au besoin.

Quant à mon arme, lorsque ma patrie sera menacée de quelque excursion dévastatrice, lorsque l'aigle de la guerre l'étréindra dans ses serres puissantes, alors je lui offrirai mon arme, non pas pour le vil intérêt de l'argent, mais par pur patriotisme et par amour pour elle.

En publiant ce qui précède, vous obligerez infiniment votre humble serviteur et vous aurez mérité de mon canon.

J'ai l'honneur d'être,

P. T. PÉTARD.

Monsieur,

Notre intention, en faisant connaître aux lecteurs les avantages immenses de votre canon précieux, n'était pas d'en découvrir le secret mécanisme aux ennemis,—mais bien pour rassurer nos jeunes compatriotes. Quand à la dernière partie de votre correspondance, elle n'a nullement besoin de commentaire. Nous vous remercions au nom de la patrie.... si dans cette guerre qui se prépare, vous succombez au champ d'honneur, nous vous ménagerons la meilleure place au Panthéon et nous graverons sur votre tombe: au grand homme, la patrie reconnaissante!

RÉDACTION.

SOUS PRESSE.

Dix ans de travaux forcés aux travaux publics, par J. Cochin.

Je crois, j'espère et j'aime, par le cheval-lié Taché.

Pourquoi les Grenouilles n'ont pas de queue, par Jean Bert....

Notice historique sur le trop fameux Lambert, par A. Côté, propriétaire du *Journal de Québec*.

Feu et flambe, par Hector Verret.

Cinq chelins, ou manière de ne pas donner le pain béni, par le Dr. B****.